

Autrement dit : différence ou différance ?

Pierre Danhaive

Je vous invite à faire un petit détour, une sorte de circuit qui ressemble à celui de la pulsion, ou plus exactement à celui de la sublimation, puisque ce autour de quoi nous allons tourner, c'est le Rien. On parlait hier du leurre du mensonge, je vais essayer de vous parler aujourd'hui de l'heure du mensonge, c'est-à-dire du temps.

Dans des colloques comme celui-ci, nous parlons, dans le meilleur des cas, de la même chose, et nos différends portent en général sur la manière de dire. Je ne vous apprends rien : la façon de parler, c'est ce qui nous intéresse au premier chef dans le discours de nos analysants, lorsque nous nous efforçons de les entendre. C'est de cette façon de parler que nous espérons une manifestation de la vérité. Il est peut-être présomptueux de ma part d'espérer un effet de vérité de ce que je vais essayer de développer devant vous, disons simplement que j'espère ouvrir quelques pistes de travail.

J'ai l'intention de dire autrement, c'est l'objet de mon titre, des choses qui pour la plupart ont été énoncées hier.

Il s'agit, en effet, pour moi de tenter dire la différence absolue – objet,

selon Lacan, du désir de l'analyste – en empruntant librement à Derrida le néologisme de différance, destiné à rappeler que notre immersion dans le langage a pour effet premier et immédiat de différer la satisfaction du besoin, soumise qu'elle est à la demande et au désir de l'Autre, c'est-à-dire d'affecter d'une perte irrémédiable \mathbb{L} la jouissance – qui par définition ne souffre pas d'être différée, ni demandée – et qui donc, n'existe pas.

Ce jeu de mots, jeu sur la lettre, entre différence et différance, a le mérite de rappeler que c'est ce jeu même qui, dans la cure, va permettre de sensibiliser un sujet à la dimension Autre. De plus, le hasard faisant parfois bien les choses, dans ce néologisme c'est (*a*) qui vient à s'imposer.

Je pense être lacanien si je pars du postulat selon lequel, dans la cure :

- L'interprétation est un acte topologique qui concerne la structure, i.e. le langage, que c'est une opération sur la lettre et qu'il concerne le refoulement primordial (Réel). C'est sans doute cela qu'évoquait Lacan lorsqu'il parlait d'un discours sans parole.
- Les constructions « temps-père(nt) » le traumatisme structural en l'intégrant dans une histoire, en le mythifiant – c'est aussi une défense – et là c'est une opération sur le signifiant, sur la parole. Ces constructions concernent le refoulement secondaire.

Je vais donc rapprocher des couples inconciliables et cependant intimement liés : structure et histoire, interprétation et construction, espace et temps, langage et parole, lettre et signifiant.

J'ai centré mon propos sur l'Espace-temps, concept nouveau apporté par la théorie de la relativité générale et développé largement en mécanique quantique.

L'espace et le temps ne peuvent exister séparément, et c'est bien ce qui nous occupe. Stéphane Thibierge disait le mois dernier à Paris que : « le signifiant se comprend dans un espace et s'inscrit dans un autre », ce que je traduirai en disant : le signifiant se déploie dans le temps et s'inscrit dans l'espace, i.e. au lieu de la lettre.

Il lui faut un lieu où s'écrire. Et le désir vient du décalage entre le texte inconscient (ce lieu) et la pensée ou la parole qui nécessitent du temps pour se déployer. Je n'invente rien : de ces couples inconciliables et irréductiblement liés, vous connaissez bien : synchronie – diachronie.

Le temps se représente dans l'espace, par exemple par l'intervalle entre les aiguilles d'une horloge, mais il lui est hétérogène, il est Autre. Ceci est illustré par la coupure moëbienne où se déplace le sujet, qui empêche que S_1 soit appréhendé en même temps que S_2 : entre signifiant-maître et savoir, il y a une différence de nature, ce n'est pas le même espace, ni le même temps, c'est un espace-temps.

Et, comme cela a été évoqué hier, c'est pour la même raison (moëbienne) que la réalité (S_1) n'est pas du même registre que le Réel, ou l'Autre (S_2).

Entre les deux, cette invention de Lacan : le sujet de l'inconscient, car il y a toujours le décalage d'un tour où se déploie le désir.

L'inconscient est intemporel (comme un écrit, intégralement perçu en une fois), le signifiant ne peut pas inscrire la différence (la perte de jouissance) car de structure, il est différencié.

Dans l'inconscient, le signifiant dit la différence dans la diachronie de la pensée, et c'est la lettre qui écrit la différence, avec (*a*), qui en est le signe et peut donc être dite : cause du désir. C'est pourquoi l'inconscient est à lire. Le temps perdu, la perte, peut avoir lieu sur une Autre scène. La perte de jouissance est inscrite dans l'Autre, elle lui est attribuée, ce que nous écrivons : S (\AA).

Mais alors, direz-vous, où est dans tout cela ce qui nous intéresse au premier chef, où est le sexuel ?

Plus précisément, pourquoi peut-on dire que le paradigme de la différence absolue est la différence sexuelle ?

Autrement dit : qu'est-ce qui, dans la structure, dans le langage, repère la différence sexuelle ?

A la différence de la jouissance chez le parlêtre, à cette césure temporelle, ce temps de latence, dont la lettre est le signe, correspond une coupure symbolique que nous appelons castration, qui s'appuie sur la différence sexuelle – en la « dramatisant », c'est-à-dire en étant elle aussi traumatique.

Autrement dit, le fait de parler implique une perte, la chute d'une lettre, fantasmée comme objet... (*a*) ...sexualisé dès le départ. La castration est le repérage de la différence sexuelle dans la structure du langage. La différence

(sexuelle) montre la différence (le temps de latence), impossible à symboliser : ce Réel qu'est le temps, (ou la mort), hétérogène à notre système de représentation et de pensée. C'est cette différence absolue qui se trouve renvoyée dans le symbolique sous forme d'une béance, un refoulé fantasmé comme originaire.

Dans notre écriture phonétique, répétons-le, c'est la lettre qui matérialise cette perte, qui en est le signe, qui localise cette béance, cette césure temporelle, qui lui donne lieu, littéralement, qui l'inscrit.

A une césure dans la continuité correspond une coupure dans la contiguïté.

Dire que la différence (sexuelle) repère la différence, c'est dire que c'est par le sexe que, pour nous, s'inscrit la mort.

Quel rapport ceci a-t-il avec le sujet de ces journées, avec les constructions dans l'analyse ?

Pourquoi, de ces constructions dans les cures, faut-il, semble-t-il, à nouveau nous servir... pour pouvoir nous en passer ?

Qu'y a-t-il de changé dans le transfert – et nous allons tâcher de préciser l'emploi de ce terme ici – pour le sujet « post-moderne » ?

Transfert est un mot d'origine latine qui signifie transport. Si nous faisons appel à une étymologie grecque, nous dirons : métaphore. Alors transfert, métaphore, transport... de quoi ? Et bien : transport du phallus, c'est-à-dire du manque. Le transfert permet la transmission du phallus par la nomination. Or, Stéphane Thibierge nous l'a rappelé aussi, toute nomination doit être appuyée sur une inscription.

Détaillons un peu.

Il y a de structure un impossible à penser : le temps, la mort dans notre exposé, quelque chose qui ne peut être représenté, dit ou pensé que dans un Autre registre, dans un espace hétérogène.

Ce Réel ne peut être symbolisé qu'en dehors de lui-même, c'est-à-dire par un bord, par une limite externe. C'est ce que j'avais essayé de vous rendre sensible il y a trois ans avec les mains négatives du paléolithique. Dire cela, c'est dire plus « classiquement » que : *la structure* découpe sur l'image

inconsciente du corps (*Urbild*) un « calligramme », – que Lacan appelle (-?) – objet ou lettre qui représente en négatif, le temps perdu pour la jouissance. Nous l'avons montré, le temps se représente dans l'espace, au lieu de la lettre, ici pur trou. C'est l'*Urverdrängung*, le refoulement primordial que nous fantasmons comme originaire. Nous en faisons le commencement du temps, le t_0 , toujours à répéter en ces t_1, t_2, \dots, t_n de nos travaux pratiques de physique élémentaire. Cela ne vous évoque-t-il pas la marque du trait unaire ? Autrement dit : de la perte de l'imédiateté de la jouissance, qui est une privation (réelle), se déduit la fin de l'éternité. Et nous savons tous les problèmes que cela pose à l'obsessionnel. Le temps a une origine et il aura une fin, tout comme la phrase, puisque cette structure est celle du langage.

Pour qu'un sujet accède à la parole, que faut-il encore ? Eh bien, il faut que : *au nom du Père*, c'est-à-dire du phallus (?), l'Autre primordial, maternel, inscrive cette perte, cette lettre sur le corps grâce à la pulsion : un sujet est affronté à la demande, la sienne et celle de l'Autre. La pulsion ($\$? D$) définit un bord où palpite la jouissance.

Avec le refoulement proprement dit, pulsionnel, l'objet *a* est sacrifié, qui paye le prix de la parole.

Au stade logique suivant, *le père réel* a pour fonction de nommer cette perte (S_1) qu'il endosse – et c'est pourquoi nous contractons vis-à-vis de lui une dette – et les signifiants deviennent symboles de la perte, ce qui en assure la transmission et permet au sujet de, cette perte, ce S_1 , se l'approprier dans le langage.

Ces trois temps logiques du transport du manque, que nous ne séparons que par nécessité de les penser, reprenons-les schématiquement :

• La structure découpe ? privation réelle traumatique	- ?	Refoulement originel Réel	LANGAGE
? Blocage psychotique			Ecriture : <i>a</i>
• L'Autre inscrit, au nom du père (=?), la perte de jouissance	objet <i>a</i> sacrifié	Refoulement pulsionnel	PAROLE
? Blocage « post-moderne » = déli ?			Nomination : S_1
• Le père réel nommé ? par un	S_1	Dette	LALANGUE

Le père réel nommé par un signifiant : S_1 , le phallus autrement forclus (i.e. présent dans le symbolique par sa seule béance), ce qui permet au sujet de se l'approprier dans lalangue.

S_1 est dit : signifiant maître, car il nomme la perte originaire, il vient à la place du référent dernier dont la structure est dépourvue – c'est aussi la place de l'objet *a*, le lieu de la lettre – S_1 est le signifiant du symbole (représentant la perte) de la jouissance.

Ceci veut dire que, pour passer du langage à la parole, il faut une écriture, une inscription de *a*, et que, pour passer de la parole à lalangue, une nomination est nécessaire : S_1 .

Et l'on pourrait peut-être, à l'aide de ce petit schéma en trois temps (logiques), localiser le blocage psychotique entre les deux premiers étages et le blocage « post-moderne » entre les deux derniers.

Pour le sujet « post-moderne », si le Nom-du-Père, au nom duquel l'Autre peut inscrire la perte (refoulement secondaire), ne peut plus s'appuyer sur un père réel suffisamment crédible socialement, il y aura bien inscription de la perte dans la parole du sujet, mais, sans la nomination, celle-ci ne peut s'entendre dans lalangue propre au sujet. La perte n'est pas signifiante, elle reste « virtuelle ». Faute d'être inter-dite, la jouissance insiste, le sujet ne peut supporter qu'elle soit différée.

Différence et différance ne sont pas prises en compte, de même d'ailleurs que la dette. (Le déni qui, comme cela a été rappelé hier, porte sur le non-sens, i.e. sur la lettre, porterait-il aussi sur la dette ?)

Le sujet ne peut s'approprier la langue dans une énonciation, il ne reconnaît pas sa dette vis-à-vis de la génération antérieure, il ne respecte pas la disparité des places d'où l'on parle.

Au niveau du désir, l'objet reste métonymique, très pulsionnel, objet de rétention ou de « néo-perversion ». Le fait de différer quelque satisfaction que ce soit lui sera source d'une angoisse intolérable. (Demandez aux médecins généralistes et aux vétérinaires si cela ne leur complique pas la vie : il n'y a plus guère que des urgences !)

Tout se passe comme si la « post-modernité » en rajoutait sur les névroses pour les obsessionnaliser.

Si le mythe oedipien qui est, selon Lacan, une construction, et sur lequel s'appuyait pour nous la fonction métaphorique est devenu désuet, sa place est-elle pour autant vide ?

S'il est, comme nous le croyons, défense contre la castration, contre la structure, s'il nous interdit le savoir et la satisfaction sexuelle, il n'en représente pas moins le temps pour comprendre, permis de ce que, grâce au Nom-du-Père, le Réel n'est pas trop traumatique.

La question n'est donc pas tant de savoir de quelles constructions nous aurons besoin, que : pourquoi avons-nous à construire ?

Quel pont, quel viaduc pour assurer le transport du manque, le transfert, la métaphore ?

Autrement dit : qu'arrive-t-il au transfert (ou bien au désir de l'analyste ?) pour qu'il doive faire l'objet de travaux de génie civil ?

Et, peut-on construire le transfert ?